

Académie Royale
de Langue et de Littérature
Françaises



BULLETIN

TOME XV — N° 2
AVRIL 1936

SOMMAIRE

Quelques souvenirs sur Léon Bloy (Lecture faite à la séance du 14 mars 1936 par le comte Carton de Wiart).....	37
Réception de Madame Colette (séance publique du 4 avril 1936) :	
Discours de M. Valère Gille	53
Discours de Madame Colette.....	65
Chronique :	
L'aide à l'édition	83
Les prix littéraires.....	83
Ouvrages reçus	84

Quelques souvenirs sur Léon Bloy

(Lecture faite à la séance du 14 mars 1936 par le comte CARTON DE WIART)

En cet hiver parisien de 1889, une petite revue d'avant-garde, *La Plume*, dirigée par Louis Deschamps, annonçait des soirées littéraires du samedi. Elles avaient pour théâtre un café qui s'appelait le *Soleil d'Or* et qui faisait le coin du quai et de la place St-Michel, à quelques pas de la vitrine du bibliopole Vanier. Les habitués de ce cénacle se retrouvaient dans une grande cave, dont la voûte était si basse, au dire d'un chansonnier du crû, qu'on n'y pouvait manger que des soles.

Etudiant de vingt ans, lâché seul depuis quelques semaines dans la grande ville, je m'aventurai, un soir de décembre, dans cet antre mystérieux et qui m'apparaissait plein de promesses. L'audience était pittoresque : des artistes et des poètes, des rapins et des bohèmes, quelques femmes aussi, jeunes ou qui l'avaient été, et dont les plus remarquables, pour ne pas démentir les coiffures à bandeaux plats et les tuniques à la Botticelli que leur imposait la mode, affectaient un air supérieur et inspiré.

Je pus contempler tout à l'aise Jean Moréas, le maître de l'école romane. Très entouré, il présidait une table, avec une mine avantageuse de pallicare. Dans le parfum des absinthes et la fumée des pipes, des habitués lisaient ou récitaient leurs vers ou leurs proses. D'autres leur succédaient, chantant ou jouant au piano leurs compositions plus ou moins musicales. Ce soir-là, tous les genres se heurtaient en un programme improvisé, depuis le symbolisme et le naturalisme déjà à leur déclin jusqu'aux thèmes anarchistes et aux audaces décadentes très en faveur dans ce cénacle fin-de-siècle.

La séance se prolongeait. J'étais un peu déçu et je n'en attendis pas la fin. Au moment où, l'escalier remonté, j'arrivai à la porte du café, je m'aperçus que la neige tombait à gros flocons. Elle avait fait son apparition dans le temps que nous étions enfouis dans notre souterrain sonore. Déjà la place était toute jonchée d'un épais tapis encore immaculé. « De la neige, quelle chance ! » s'exclama à ce spectacle une femme élégante et bien emmitouflée.

Aussitôt, un homme qui sortait comme nous du caveau, un homme de taille plutôt robuste, dont le vêtement était minable et dont le masque de dogue était barré d'une forte moustache poivre et sel, interpella l'inconnue avec une véhémence qui me fit tressaillir : « Vous osez dire quelle chance, Madame ! Belle chance pour les pauvres et les sans-logis à qui manquait ce surcroît de délices ! » Il continua quelque temps, les mots roulant en cataracte, tous d'une richesse de vocabulaire et d'une âpreté dans l'accent qui donnaient à cette amère apostrophe je ne sais quoi de poignant et presque de sacré.

Je n'avais jamais vu Léon Bloy, ni même son portrait. Mais j'avais lu son *Désespéré*. Il m'avait bouleversé. Je l'avais relu et absorbé en quelque sorte. Je n'hésitai pas un moment. « Vous êtes Léon Bloy », dis-je à cet homme. Il me regarda de ses yeux fixes et qui plombaient son interlocuteur. Je me présentai à lui, lui disant avec une sincérité sur laquelle il ne put se méprendre, la ferveur de l'admiration que ses livres m'avaient inspirée. Son regard s'attendrit, changeant de couleur. « Venez avec moi », répondit-il. Je l'accompagnai ainsi jusqu'à la rue Blomet, une rue très lointaine, là-bas vers Vaugirard, où il occupait une sorte de galetas, dont je devais connaître bientôt toute la misère. Tout au long de cette déambulée, qui me parut si courte, en dépit de cette neige qui tombait toujours, nous brouillant la vue et insinuant en nous ses fluides glacés, je lui livrai simplement le secret de mon enthousiasme, où la littérature avait moins de part qu'un besoin d'absolu et de justice, nourri de toutes les ardeurs de ma foi exigeante, mais déjà leurré par mes premières expériences de la vie. Ce fut entre nous

le début d'une grande amitié, qui dura de Noël à Pâques.

Quand je vins le revoir, deux jours après cette rencontre au *Soleil d'Or*, il demeurait cloîtré chez lui, retenu par une méchante grippe dont notre randonnée dans la neige était sans doute la cause. Son dénûment était extrême. Les visites que j'avais faites à Bruxelles dans les plus affreuses impasses, en qualité de membre d'une conférence de Saint-Vincent de Paul, m'avaient déjà fait pénétrer dans bien des intérieurs misérables et sordides. Mais là du moins, la présence d'une femme, la naïveté d'un enfant atténuaient souvent ce que la pauvreté offrait de plus douloureux au cœur. Ici, l'abandon et la solitude paraissaient absolus. Quelques meubles sans forme, quelques hardes négligées, quelques livres épars, — plus un seul objet à porter au Mont de Piété ! Je n'étais qu'un étudiant à la portion très congrue et je me désolais de mon impuissance presque totale devant cet abîme de pauvreté.

A la vérité, Léon Bloy n'était pas seul. J'appris qu'il devait, tandis qu'il était pourchassé lui-même par le froid et par la faim, pourvoir coûte que coûte à l'entretien, dans un asile de la banlieue parisienne, d'une femme qu'il avait aimée et qui avait perdu la raison, et je devinais, dans cette créancière inconsciente, l'étrange créature qu'il avait mise en scène dans son *Désespéré* sous le nom de Véronique. Il lui fallait aussi envoyer chaque mois, quelque part en province, la pension d'un enfant, d'un fils dont j'ignorai toujours le nom et que des amis avaient recueilli à la campagne.

Du travail ? J'ai vu qu'il s'occupait parfois à quelque obscur besogne de calligraphe ou de miniaturiste dont il avait pu décrocher la commande. Quant aux journaux, ses violences et ses invectives qui faisaient scandale lui avaient fermé toutes les portes et le *Gil Blas*, où ses chroniques avaient trouvé un accueil déjà refusé partout, venait de lui signifier son congé définitif. Editeurs et libraires s'écartaient de lui comme d'un pestiféré et les revues comme les journaux s'étaient, disait-on, donné pour consigne de ne plus jamais imprimer son nom.

Cependant, sa grippe s'apaisa bientôt. Dans les intervalles.

des cours que je picorais ça et là, à la Faculté de Droit, à l'Ecole de la rue St-Guillaume, à l'Institut catholique de Mgr d'Hulst, à la Clinique de médecine légale, je prenais rendez-vous avec lui et souvent nous déjeunions ensemble. Dans l'intimité, je le retrouvais à peu près tel que dans ses livres, « le cœur gonflé de haine, affamé de justice ». Son physique : « un Bismarck calamiteux », a écrit Paul Bourget. Plus exactement, un de ces demi-solde du temps de la Restauration, gardant dans leur prestance et leur regard le souvenir et la nostalgie de la vie militaire, mais aussi le poids d'une tristesse révoltée. L'outrance des jugements et des propos lui était chose si familière qu'on éprouvait quelque surprise lorsqu'il lui arrivait de parler des gens et des événements avec cette moyenne mesure et ce bon sens qui sont à la portée de tout le monde. En écoutant ses propos grandiloquents et éblouissants jusque dans le tête-à-tête, j'ai pensé plus d'une fois à ce qu'a écrit si justement Stendhal : « Dans les natures emphatiques, l'emphase ne choque pas, parce que l'emphase leur est naturelle ». Lui-même s'en excusait parfois, se disant le très obéissant serviteur d'une étrangère fureur qui lui commandait de parler. Je n'avais point, et n'ai pas encore, la prétention de juger sa théologie, mais j'admirais sa connaissance profonde des Livres saints. C'est là, et dans son imagination toujours exaltée, qu'il nourrissait sa croyance, — qui est sans doute le secret de Léon Bloy, — en un nouvel avènement qu'il avait pour mission d'annoncer au monde : celui du Paraclet, par lequel seront purgées toutes les iniquités. D'ailleurs, quels étranges contrastes et quel paradoxe que ses soudaines sautes d'humeur ! Que de fois j'ai entendu ses imprécations contre son prochain et contre lui-même, s'achever en des gaîtés énormes ou des rires convulsifs ! Que de fois, à la sécheresse brûlante de ses colères et de ses réquisitoires, j'ai vu succéder les accents d'une bonté pénétrante et comme mouillée de tendresse !

Surnaturaliste, voilà, me paraît-il, l'épithète qui lui convient le mieux, c'est-à-dire voyant et jugeant toutes choses, celles de l'histoire, celles de la vie, d'un point de vue absolu et

divin, sans se soucier beaucoup ni de l'ordre naturel, ni des vertus naturelles, et se heurtant ou se meurtrissant de la sorte à toutes les contingences. Il ne procédait pas autrement dans sa critique, dont on eût pu dire, mieux encore qu'on ne l'a dit de celle de Barbey d'Aurevilly, que ses arrêts étaient splendides comme la foudre et aveugles comme elle. Le connétable des Lettres françaises, qui était mort l'été précédent, demeurait, à peu près seul dans l'armée littéraire, l'objet de son culte et de son apologie.

Pour la masse de ses confrères, on sait comment il les traitait et j'ai souvenir des impitoyables rigueurs dont il accablait J. K. Huysmans qui avait été son ami. Il était plus indulgent envers Paul Verlaine et j'ai raconté ici même comment il m'emmena un jour à l'hôpital Broussais pour y voir le Pauvre Lelian que nous trouvâmes valide, et très gouailleur, les yeux tout pétillants de malice dans sa face camuse et embroussaillée.

Après les repas, où nous nous attablions parfois dans l'arrière-salle d'un marchand de vin qu'il appréciait pour la qualité de sa cuisine et la modération de ses prix, je savais que je procurais à Bloy un vrai divertissement en le conviant chez Vachette à une partie de billard. Il y était de première force et je n'avais guère qu'à contempler ses interminables séries.

Un soir, j'avais accepté de faire une causerie dans un cercle d'étudiants catholiques installé rue du Luxembourg et j'avais pris pour sujet les poètes de *La Jeune Belgique* et plus spécialement Iwan Gilkin qui m'avait envoyé, quelques semaines auparavant, sa « *Damnation de l'artiste* ». Gentiment, Léon Bloy voulut m'accompagner. Il se trouva, et je m'y attendais, très dépaysé dans cet auditoire bien pensant et un peu gourmé que présidait M. Henri Joly, un excellent homme, au nom alors très notoire et membre de l'Institut. Après ma causerie, je m'étais risqué, non sans quelque appréhension, à les présenter l'un à l'autre. Ce fut une idée fâcheuse. Comme le vénérable académicien exprimait à l'auteur du *Pal*, avec la plus aimable bienveillance, toute sa satisfaction de cette rencontre, Bloy lui répondit d'une voix

froïde et martelée : « Moi aussi, Monsieur. Sans cette occasion, j'étais condamné à vous ignorer toujours ». Le dialogue en resta là.

Qu'il eût peu ou point d'amis, on sait ou on devine trop pourquoi. Le seul que je lui connaissais était un écrivain octogénaire, le comte Roselly de Lorgues, qu'on a appelé un peu pompeusement : « le Michelet catholique » et qui avait consacré une grande part de sa vie à étudier l'histoire de Christophe Colomb et à plaider à Rome, d'ailleurs sans succès, la cause de sa béatification. Très caduc et réduit à de très petites ressources, ce digne vieillard, qui avait trouvé, dans « *Le Révélateur du Globe* », publié par Léon Bloy en 1884, un écho à la grande passion de son existence, était à peu près seul à accueillir Caïn Marchenoir avec bonté et à l'aider, dans la faible mesure qui lui restait permise.

Cependant, un jour, Bloy me fit une grande confiance. Au cours de l'été précédent, il avait fait la connaissance d'une jeune danoise d'une trentaine d'années. Elle séjournait chez François Coppée. Et comme Bloy, besogneux à son ordinaire, était venu frapper à la porte de l'auteur du *Passant*, elle s'était, paraît-il, intéressée à lui au moment où quelqu'un, voulant la renseigner, lui avait dit de cet étrange visiteur : « C'est un mendiant ». Ensemble, ils s'étaient ouvert l'un à l'autre de leurs idées et de leurs sentiments. L'exposition du Centenaire leur avait fourni le prétexte de longs entretiens où leur sympathie s'était bientôt muée en amour. Comme elle était protestante, — et qu'un tel obstacle au mariage était pour lui dirimant, — il avait obtenu d'elle que, pour s'instruire des vérités de la foi, elle s'adressât à un moine franciscain de la rue Oudinot, le Père Sylvestre, celui-là même qui, quelques mois auparavant, avait administré Barbey d'Aureville à l'article de la mort.

Quand Bloy me parlait de cette jeune fille, son visage se transfigurait. Il entrevoyait dans cet amour providentiel un terme à ses angoisses et il me semblait, à suivre les péripéties de ce drame intime, le voir peu à peu renaître à la vie.

Mademoiselle Jeanne Molbech, — c'était son nom, — devait se convertir bientôt et l'épouser quelques mois plus tard. Mais ce fut pendant cet hiver de 1889 qu'ils se promirent l'un à l'autre, et j'ai retrouvé, avec une émotion en quelque sorte rétrospective, dans les admirables « *Lettres à sa fiancée* » que la veuve de Léon Bloy publia en 1922, quelques années avant de mourir elle-même, le tumulte des pensées, des soucis, des sentiments, des espérances dont j'étais sans doute, à la même heure, l'unique confident.

Aussi, je pense que ce n'est point trahir, mais servir la mémoire du *Mendiant ingrat* que de divulguer aujourd'hui, parmi beaucoup d'autres souvenirs que je conserve de lui, deux lettres qui sont restées inédites et qu'il m'adressait après que, rappelé de Paris par mes examens, j'étais rentré à Bruxelles chez mes parents :

Paris, 12 mars 90.

Si j'étais heureux, mon ami, je vous écrirais, sans doute, avec plus de facilité. Je trouverais peut-être pour vous d'utiles paroles que votre généreux esprit accueillerait comme du pain. Mais il nous faut abandonner ou du moins ajourner ce rêve. J'ai l'esprit très abattu et le cœur profondément triste. Je profite en ce moment d'un court intervalle entre le supplice d'hier et celui d'aujourd'hui. J'en profite pour vous écrire, je ne sais quoi. Ensuite, j'irai souffrir. Les horribles chrétiens dont vous me parlez et que je connais beaucoup mieux qu'ils ne se connaissent eux-mêmes, — ces chrétiens de boue et de ténèbres, parlent volontiers de *résignation*. Ils veulent, avant tout, que le pauvre se résigne. Et plus ils jouissent, plus ils exigent que les souffrants soient résignés. Cette doctrine est fort ancienne : « *Onerant homines oneribus quæ portare non possunt et ipsi uno digito non tangunt sarcinas* ». Ah ! je sais que la résignation est une vertu chrétienne, mais elle suppose nécessairement une certaine uniformité de souffrance, un équilibre normal d'infortune. Elle suppose surtout une proportion, une convenance entre l'enclume et le marteau. Il n'est pas dans la nature de l'homme de se résigner au coup de foudre ni au paroxysme.

J'ai fait hier environ quatre lieues dans Paris pour trouver quatre francs que j'ai envoyés à mon fils et je vais probablement recommencer aujourd'hui. Or, vous savez ce que j'ai dans l'âme et dans l'esprit, vous savez aussi ce que j'ai déjà fait et quel a été mon salaire. N'est-ce pas une assez ample, une assez héroïque résignation de ne pas blasphémer, de ne pas hurler contre Dieu, de ne pas se précipiter à la mort dans l'ivresse d'un moment de désespoir ?

» La gloire de la charité, disait admirablement Hello, c'est de *deviner*... Celui qui aime la grandeur et qui aime l'abandonné, — (vous même, mon cher Henry) — quand il passera à côté de l'abandonné, reconnaîtra la grandeur si la grandeur est là ». Voulez-vous savoir, maintenant *pourquoi* la gloire de la Troisième Personne divine est de *deviner* ? C'est parce que la gloire de la Seconde est d'être *cachée*, comme l'affirme Salomon : « *Gloria Dei est celare Verbum* » (Prov. 25, -2). Hello que j'ai beaucoup connu, était un merveilleux intuitif, mais il a souvent inaperçu la portée de ses propres paroles et ce que je viens de vous dire est de la plus haute exégèse, vous pouvez m'en croire.

Il n'est rien de plus ignoré que Dieu ; quel crédit peuvent espérer ceux qui parlent des choses divines ? Les Trois Personnes ineffables ont fait l'homme à leur ressemblance et l'homme leur a rendu ce bienfait en les confectionnant à sa crapuleuse image. Comment parler à cette brute des secrets divins ? L'Écriture, par exemple, est pleine du Pauvre et depuis bientôt deux mille ans, tous les saints ont enseigné que le Pauvre, c'était Jésus-Christ. Eh ! bien, on en est encore à n'en rien savoir. Les chrétiens sont invinciblement persuadés qu'il ne s'agit ici que d'une obsolète et ruineuse métaphore pour inciter cautuleusement les justes riches à répandre leurs sous sur la canaille. La pauvreté les dégoûte ! S'ils pouvaient savoir combien ils dégoûtent la Pauvreté ! combien ils la font vomir du profond abîme de ses entrailles explorées seulement par la faim !

Mais où donc est le prêtre, l'apôtre inspiré, qui n'étant pas accroupi comme eux devant les simulacres du monde, osera leur montrer enfin le pauvre Jésus dont ils se pré-

tendent les adoreteurs, le Lépreux effroyable qu'on encense dans les tabernacles, le Supplicié ruisselant de crachats et d'excréments que les élégantes salopes, dures comme l'enfer, courent dévorer en nos églises, ainsi que des hyènes, au lendemain d'une tétonnière manifestation et qu'elles rejetteraient avec des convulsions si elles pouvaient, le temps d'un éclair, l'apercevoir sous la sueur de sang, dans les éclaboussures et les déjections d'un peuple ignoble, dans les défigurations et les ecchymoses de la Procession terrible, et surtout dans la puanteur compliquée de l'abattoir ?

Ah ! le pauvre les dégoûte, ces âmes charmantes ! Il faudrait donc les en saturer, les en gaver de ce fin dégoût, leur planter dans la gueule un entonnoir immense et les empiffrer une bonne fois, de tout ce qui pourrait leur donner l'horreur de ce Dieu des pauvres que diffament leurs sales piétés, pour qu'elles apparussent enfin ce qu'elles sont, des bourrèles et des idolâtres.

« *Quoniam non cognovi litteraturam, introibo in potentias Domini* ». L'Esprit Saint ne fait pas de littérature et l'effarante imbécillité des cuistres est de supposer des métaphores dans le Texte saint : Quand le Seigneur a parlé, tenons-nous pour assurés d'une *réalité* prodigieuse, infinie comme sa propre essence, et quand il s'agit de l'Ignominie du Christ annoncée par les prophètes, par le Christ lui-même et racontée par ses apôtres, il faut entendre qu'il est question d'une ignominie épouvantable. Si nos immondes chrétiens et chrétiennes pouvaient l'entrevoir une seconde et n'en pas mourir, l'entrevoir *tel qu'Il est*, le grand Pauvre, l'unique Pauvre, ils ne trouveraient pas assez de cabanons et d'argousins pour les débarrasser de ce Rédempteur de dégoutation.

Vendredi 14,

Cette lettre interrompue, je n'ai pu la continuer hier. D'ailleurs, elle ne me plaisait pas. Je rabâche. Ma tête est fatiguée, exténuée. Songez que je souffre de la faim à peu près tous les jours et que c'est le moindre de mes maux. Je vis dans un continuel paroxysme de souffrances. Tout

ce que je puis avoir de force et d'intelligence est appliqué uniquement à la recherche des deux ou trois francs nécessaires chaque jour à la vie de mon enfant et de sa mère. Seulement, cette existence affreuse m'épuise, m'anéantit. Etant néanmoins très persuadé d'un futur triomphe, je suis forcé de supposer, d'espérer que cette épreuve intolérable touche à sa fin, car il me semble que je ne peux plus la supporter : je suis positivement suffoqué. Je suis si dénué que je ne puis me procurer ni papier ni enveloppes, sinon par la charité de quelques amis, et que la nécessité d'affranchir une lettre me fait suer d'angoisse.

Je suis affligé de ne plus vous voir, mon ami. Vous étiez une consolation pour moi et aussi une espérance, car je n'ai pu m'empêcher, dès le premier jour, d'espérer que vous étiez envoyé pour quelque chose. Je compte donc sur vous, je crois en vous et je suis parfaitement sûr que vous ferez ce que vous pourrez faire. Mais souvenez-vous que vous êtes *l'ami d'un pauvre* et qu'en cas de secours possible, la *promptitude* serait d'une importance infinie. Songez à l'épouvantable fardeau de 24 h. sur une pauvre âme qui se débat contre le désespoir. Et surtout, soyez absolument *simple* avec moi. Si par quelque discours, vous parveniez à tirer d'un de vos riches, ne fut-ce que 5 fr. pour un pauvre que vous n'auriez pas à nommer, envoyez-les moi sur le champ et dites-vous bien que cette pauvre somme peut m'épargner un jour de torture. C'est bien quelque chose, cela !

Au revoir, ami, je n'ai plus de papier et je reçois des coups de barre de fer sur le crâne.

Votre
(s) LÉON BLOY.

Paris, 21 mars 90.

Mon très cher Ami,

Votre dernière lettre est datée du 20. Vous m'écriviez donc le lendemain du jour qui a été l'un des meilleurs et des plus consolants de ma vie. Le 19, fête de Saint Joseph, j'assistais à l'abjuration solennelle de la jeune fille dont je

vous ai parlé (confidentiellement) et qui est mon unique espoir de bonheur. Ainsi tombait par la grâce de Dieu l'un des obstacles à ce mariage tant désiré par elle et par moi ⁽¹⁾.

Je ne saurais vous dire l'impression de suavité religieuse et d'attendrissement profond que j'ai ressentie. C'est merveilleux. Jamais âme ne fut mieux disposée à recevoir la grâce. La pauvre jeune fille a généreusement accepté les reproches de ses parents luthériens qui ont essayé de la retenir. J'ai lu leurs lettres vaines qui m'ont paru sortir d'un lac de ténèbres. Ces pauvres gens fermés à toute conception de la vie surnaturelle, s'imaginent que ma seule influence a déterminé cette conversion magnifique. Or, cette noble créature n'est pas devenue catholique parce qu'elle m'aimait; elle m'a aimé, au contraire, dès le premier jour parce qu'il y avait en elle, depuis longtemps, une pente insoupçonnée qui la portait au catholicisme. Telle est la vérité, la profonde vérité et je l'ai sentie l'autre jour comme le prophète sentit dans ses cheveux la main du Seigneur.

Je vous ai parlé d'abord de cette grande chose, mon Ami, parce qu'il m'est venu cette pensée qui s'est fortement attachée à moi, que la conquête d'une âme aussi extraordinaire et aussi ardente à mon âme est le signe certain de mon prochain élargissement. Je n'ai pas cessé d'être malheureux. Je souffre toujours les mêmes douleurs, mais je souffre dans l'espérance, dans la plus vive espérance. Je crois sentir, je suis presque sûr que ma destinée va se dénouer enfin d'une manière heureuse et je vous le dis avec une extrême allégresse. Pourtant, je devrais être écrasé de douleur. Je viens de passer quelques jours dans l'angoisse de la mort. Mon cher petit garçon a été dangereusement malade. J'ai accompli des miracles pour envoyer ce qu'il fallait, mais j'aurais voulu pouvoir partir moi-même, aller le serrer dans mes bras, m'étendre sur lui comme Elisée pour le ranimer de mon

(1) *Christophe Colomb devant les Taureaux*, que Léon Bloy fit paraître en la même année chez l'éditeur Savine et dont il m'envoya « le premier exemplaire », porte la dédicace suivante : « A ma très chère femme Johanne Molbeck, fille du froid danois, je dédie cette œuvre de justice et d'indignation chrétiennes en souvenir du 19 Mars 1890 ».

souffle et j'étais forcé de rester ici, à me dévorer le cœur dans la crainte terrible d'apprendre soudainement sa mort.

Aujourd'hui, l'inquiétude n'a pas cessé, mais les nouvelles sont un peu meilleures. Mon bon Henry, je ne demanderai jamais à Dieu qu'il vous épargne complètement la douleur. Je sais trop combien elle est nécessaire pour tremper nos cœurs, mais je le supplie avec ferveur de ne jamais vous infliger ce tourment.

Voici la Sainte Semaine. Je veux me réfugier dans le surnaturel, je veux tenir tout entier dans la main de Dieu qui voit ce qu'il me faut et qui me le donnera précisément. Priez pour votre ami souffrant, puisque vous êtes chrétien et ne craignez pas qu'il se désespère.

Lorsque j'ai reçu votre lettre, j'étais fort malade. Le mal de gorge était revenu avec violence et il a duré 2 jours. Comme je venais de vous lire, ma chère néophyte est arrivée. Elle venait de faire sa première communion et répandait autour d'elle les joyeux rayons du Christ. Ne m'ayant pas vu auprès d'elle à la Table Sainte, elle avait naturellement supposé que j'étais malade et accourait avec Jésus pour me consoler. Chère, très chère enfant du St Esprit, de qui j'attends la joie de mes derniers jours, je ne puis penser à elle sans des larmes d'attendrissement divin.

Je suis persuadé que Dieu va m'envoyer enfin une grâce et que je vais redevenir enfin ce que je fus à cette époque, déjà si lointaine, de bras en croix et de larmes saintes et de vie pure, où j'avais tant de confiance en parlant à mon Christ bien-aimé. Je vivais alors dans un perpétuel ouragan de joie et le monde extérieur m'apparaissait autour de moi comme un perpétuel argument de sanglots et d'obsécrations. J'avais, à mon côté, pour m'envelopper et pour m'enclorre dans les ivresses de l'Eucharistie, un être inouï dont j'ai profané le souvenir en essayant de le peindre avec les pigments terreux de la littérature. Je n'étais pas, comme depuis, crevé de chagrins effroyables, harcelé, traqué, acculé à la plus fragile cloison de mon libre arbitre par les aboyants désirs d'une justice dont le besoin furieux a souvent menacé de tourner chez moi en folie. J'étais pauvre, Dieu le sait,

encore plus qu'aujourd'hui peut-être, indigent à rebuter le fumier de Job, à décourager sa vermine. J'assumais la pénurie des espaces. Mais je n'en souffrais pas dans mon âme, ayant à peine le soupçon des réalités sensibles et ne comprenant pas encore l'effrayant décret symbolique de la répartition des biens terrestres en vertu duquel les *désignés* intendants de la compassion divine, mystérieusement frustrés, s'en vont toujours, les mains vides et le cœur amer, sous d'inexplicables cieux.

Votre amitié, mon cher Henry, est récente dans ma vie et j'ai peine à le concevoir. Il y a, vous le savez, dans mon voisinage, des êtres humains qui me font la charité de m'aimer, des créatures de bonté et des sentinelles de pardon, — vivantes ou mortes, — pour veiller avec angoisse à la porte pâle de mon cœur. C'est à peu près l'unique bien qui ne m'ait pas été refusé, et quand il m'arrive d'avoir été piétiné par les démons, par des colonnes de démons, je suis assuré, du moins, d'être secouru par beaucoup de Samaritains attentifs, fallut-il me ramasser studieusement dans cinquante endroits et me récolter morceau par morceau.

Je vous parle d'amis anciens, de quelques-uns même qui me paraissent prodigieusement anciens et qui sont très mêlés à moi sans nul moyen de m'en dépêtrer. Pourtant, je crois sentir que déjà vous m'êtes aussi cher. Quand je vous voyais venir rue Blomet, c'était avec allégresse, une allégresse véritable qui, pour un rien, eût été jusqu'aux larmes. Pourquoi cela ? C'est un pur mystère comme toutes les choses reflétées dans cet obscur miroir de la vie si clair pour les imbéciles. Il me paraît donc absolument simple que vous me répercutiez et je trouve tout à fait plausible votre chagrin de ne pas me voir. Sont-ce là des paroles vaines ou banales ? Assurément, vous ne le pensez pas.

Ah ! Seigneur ! Quand me sera-t-il donné d'accomplir enfin quelque chose ? Je me dévore à la pensée que je suis absolument inutile à tous ceux-là pour lesquels je suis bien certain que j'aimerais à me faire exterminer.

Ces terribles rêves de salut, de délivrance, d'élargissement définitif pour quelques-uns dont les quotidiens tourments

me désolent, se réaliseront-ils à la fin des fins ? Il y a si longtemps que je les rêve, ces inexorables rêves, ce nœud de rêves entortillés comme des serpents au fond de mon cœur.

Pourquoi suis-je perpétuellement tenaillé, déchiré, déchiqueté par cette obsédante pensée d'une rançon qu'il me faut indispensablement payer pour un grand nombre ? Pourquoi suis-je condamné dans ma veillée ou dans mon sommeil à l'exorbitant souci de rédemptions surérogatoires ? Pourquoi le crucifiement éternel de ce ridicule espoir déposé par je ne sais quel vent de fureur dans mon malheureux esprit que l'essuiement d'un tas de larmes doit venir par moi, moi le Noir, le Fou, le Lycanthrope, le Mendiant, le Famélique, le Désespéré ?

Désespéré ! Non certes. C'est une antiphrase. Je suis au contraire un optimiste, le plus profond de tous peut-être, et vous l'avez bien compris. Le clair soleil va luire bientôt et je verrais disparaître une bonne fois pour jamais les désolantes, les affolantes, les mornes et sempiternelles rosaces noires de l'obscurité et du malheur.

.

 J'espère que vous me parlerez un peu de vous-même puisque je vous parle tant de moi. Vous ne me laisserez pas ignorer le résultat de vos absurdes examens. Vous avez pour vous d'être très jeune et d'avoir par conséquent du temps à perdre en des études insensées. D'ailleurs, il est certain que pour un homme un peu profond, c'est encore un profit de s'appliquer à des choses de néant quand on le fait par obéissance. En somme, il n'y a jamais de temps perdu, puisque, quoi qu'on fasse, on est toujours sûr d'accomplir sa destinée.

Au revoir, mon cher Ami, voilà déjà plusieurs heures que je vous écris d'abord pour vous être agréable, ensuite pour me faire du bien à moi-même.

Quand vous m'écrirez, pénétrez-vous de cette idée que vous me donnerez une véritable joie.

Votre

LÉON BLOY.

127, rue Blomet, Paris.

A l'apparition du *Désespéré*, Camille Lemonnier avait salué en Léon Bloy « le génie le plus classiquement latin des lettres françaises depuis trois siècles ».

Jules Destrée lui avait consacré dans *La Jeune Belgique* des pages laudatives qu'on eût vainement cherchées dans un recueil français.

En 1891, le *Magasin littéraire* de Gand, que dirigeait Jean Casier, publia et fit tirer en une plaquette de luxe une composition déjà ancienne, mais que Bloy dédia à Marie Molbech, sa sœur danoise : la « Chevalière de la Mort », qui est le plus pathétique des panégyriques de la reine Marie-Antoinette. La même année, j'étais fier de proclamer, non sans provoquer quelques réactions, mon admiration pour l'œuvre fulgurante de Léon Bloy, soit à la section des Lettres du Congrès de Malines, soit au Salon de la *Libre Esthétique*, soit dans l'*Avenir social* que nous venions de fonder.

Et le 13 janvier 1892, Bloy pouvait écrire à M. Maurice Dullaert, qui a fait de ses écrits une analyse où il s'est révélé un des maîtres de notre critique littéraire : « J'ai toujours été traité favorablement en Belgique où mes œuvres ont trouvé beaucoup plus d'accueil qu'en France » (1).

Enfin, parmi toute la littérature si touffue qui, depuis ces dernières années, a grandi autour de sa tombe, dans le rayonnement du « soleil des morts », je ne crois pas que rien ait été écrit avec plus de ferveur à sa gloire que les livres si nobles et si consciencieux de deux de nos compatriotes, M. Hubert Colleye et M. Léopold Levaux (2).

Pour moi, j'ai hésité jusqu'aujourd'hui à faire connaître ces lettres vieilles de près d'un demi-siècle, d'autant qu'elles furent suivies d'une rupture dont je garde quelque remords, rupture due avant tout à l'inquiétude qu'éprouvaient mes parents de me voir détourné de mes examens et de ma

(1) Maurice DULLAERT. — Une lettre de Léon Bloy. *Revue Catholique des Idées et des Faits*. 1^{er} juin 1934.

(2) Hubert COLLEYE. — L'âme de Léon Bloy. Paris, Desclée, de Brouwer & Co. Léopold LEVAUX. — Léon Bloy. Louvain, Editions Rex, 1931.

carrière par un personnage aussi mal famé et dont ils redoutaient l'influence sur leur fils.

Mais il m'a semblé qu'en plus de la splendeur de pensée et de style que ces lettres ont gardée, leur témoignage aidera en quelque mesure à faire comprendre et peut-être aimer cette étonnante figure de Léon Bloy, qui reste et restera quand même un champ de bataille.

Réception de Madame Colette

La séance est ouverte à 3 heures, sous la présidence de M. Emile Boisacq, directeur.

Discours de M. Valère Gille

Madame,

Laissez-moi, en débutant, me servir d'une expression, consacrée et vous dire combien je tiens pour périlleux l'honneur qui m'échoit de vous recevoir. C'est, en effet, pour vous voir, vous entendre, vous applaudir qu'une foule sympathique et curieuse, se presse sous cette estrade — et je retarde son plaisir.

Je me fais l'effet d'un conférencier qui parle devant le rideau, avant le spectacle — le spectacle dans un fauteuil — et dont secrètement on souhaite la prompte retraite.

Mais dans l'empressement de ces hommages, je ne veux voir qu'une ratification du choix que nous avons fait. Si j'en dois croire les échos, déjà anciens, de la presse parisienne, depuis longtemps l'opinion littéraire réclamait pour Anna de Noailles et pour vous, un siège académique. Il s'agissait d'un fauteuil à l'Académie française — mais c'était, paraît-il, contraire à ses sacrés usages.

Il y a quelques années, à ce déjeuner fameux auquel l'illustre Académie française avait convié, dans son domaine de Chantilly, notre jeune Académie, on parlait à nouveau de l'élection des femmes. Votre nom était naturellement cité. Soudain le plus spirituel des Quarante — je ne le nommerai pas, afin que chacun des autres, puisse croire qu'il s'agit de lui — s'écria : « Des femmes à l'Académie ! mais le dictionnaire ne pourrait plus placer un mot ! »

Nous n'avons pas une mission aussi importante que celle de délivrer un permis de circulation à des mots qui courent les rues. Nous nous contentons, entre autres, de former une compagnie de lettrés où figurent, à côté des nôtres, les écrivains que ne peut accueillir l'Académie française, je veux dire les étrangers et les femmes. C'est ainsi que, succédant à Anna de Noailles, vous prenez place, non pas à titre de membre correspondant, mais comme membre effectif, auprès du poète américain Viélé-Griffin et auprès du poète italien, Gabriel d'Annunzio, tous les deux bons écrivains français.

A la mort de Madame de Noailles, tout vous désignait à notre choix, et aussi la perspective de vous entendre prononcer son éloge. Car il semble bien qu'il y ait, en la divine poétesse, des secrets féminins que, seule, vous pouvez comprendre et que, seule, vous pourriez expliquer. Il est des âmes qui ne peuvent être touchées que par des doigts de femme.

Anna de Noailles fut une de ces âmes. Elle fut une flamme bondissante parmi toutes les flammes bondissantes du printemps.

Elle se disait une enfant triste, enivrée et chétive; mais le monde entier était le prolongement de son être. Son âme était toute mêlée à l'immense Univers. Son panthéisme haletant frémissait au contact de toutes choses. Elle se cherchait, se reconnaissait partout; elle voulait être tout ce qui bouge, tout ce qui brille, tout ce qui chante, tout ce qui fleurit. Elle avait, selon son propre aveu, pitié de tout.

Vous l'avez entendue « pleurer d'amour dans un jardin d'été »; vous l'avez vue frissonner « devant l'éveil douloureux du printemps » et devant les gloires désespérées de l'automne. « La bouche pleine d'ombre et les yeux pleins de cris », elle a, devant vous, rappelé d'une clameur déchirante la Jeunesse qui s'éloignait d'elle, portant l'amour entre ses bras. Peut-être l'avez-vous soutenue lorsqu'elle murmurait : « Je serai si sensible et si jointe à la terre » ou lorsqu'elle suppliait :

« De pouvoir tout aimer pour un temps éternel. »

Pour un temps éternel! J'entends ici la voix profonde et émouvante de Leconte de Lisle lui répondre :

*Ab! tout cela, jeunesse, amour, joie et pensée,
Chants de la mer et des forêts, souffles du ciel
Emportant à plein vol l'espérance insensée,
Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel ?*

Qu'est-ce que tout cela... mais c'est le cri désespéré, qu'à chaque jour qui finit, jette Anna de Noailles. Elle ne peut oublier que tout passe, que tout s'éteint, que tout meurt. Elle vit dans la perpétuelle angoisse de la mort, et cette angoisse lui donne un goût plus frénétique de la vie.

Sa sensibilité exaspérée et douloureuse a dû certes, Madame, toucher la vôtre. Je ne peux douter que vous ayez été compatissante à ses délires sacrés, à ses élans éperdus, à ses heureuses fièvres, à ses langueurs, à ses nostalgies, à ses désirs de départ vers les contrées inconnues, vers les ailleurs. Et lorsque s'adressant à nous, les hommes, en des vers aussi terribles que ceux de Phèdre, elle nous révèle le secret d'amour de la femme :

*Lorsque leur turbulent et confiant désordre
S'abat entre vos mains en leurs instants sacrés,
C'est l'immense univers qui leur donne des ordres
Et vous n'êtes jamais qu'un répit préféré...*

vous avez reconnu la voix de votre Annie de la *Retraite sentimentale* qui, meurtrie, et déjà vaillante, confie à votre curiosité attendrie, le pitoyable secret de ses infidélités et vous avoue qu'elle n'a jamais aimé et comblé qu'elle-même.

Vous m'excuserez, Madame, d'avoir un instant évoqué l'image de la Faunesse dansante. Songez que parler d'elle, c'est déjà un peu parler de vous. Certes, que de fois votre cœur a dû se reconnaître aux battements de son cœur !

Vous fûtes toutes deux des enfants enivrées d'espace, de vent, de lumière, de parfums et de la sève crépitante du printemps. Mais Anna de Noailles est une enfant fragile et frileuse qui s'immole à la Nature dans un beau parc

aristocratique, aux bords du lac Léman dont les flots soyeux et bleutés se soulèvent mollement comme le sein d'une femme amoureuse. Elle habite le beau chalet de ses parents, que sa mère emplît d'une musique pathétique. Vous, vous ne connaissez aucune restriction. C'est en pleine terre, en pleins bois que vous guettez, de tous vos sens à l'affût, la naissance de la vie. Tout, autour de vous, est précis et salubre. C'est la Bourgogne avec ses collines sèches qui disent clairement ce qu'elles ont à dire et ses paysans qui ont la réputation de tenir des propos salés.

C'est votre domaine de jeune chasseresse. Vous y revenez toujours et, comme vous nous l'avez confié : « avec des sens affamés, le besoin véhément de toucher, vivantes, des toisons ou des feuilles, des plumes tièdes, l'émouvante humidité des fleurs. »

Madame de Noailles, elle, dans ses corrects jardins d'Amphion, autour de la volière, se contentait de se griser de l'odeur de la vie :

*Odeurs de plume, d'eau, de fourrures, d'étove,
De poussins tièdes et mouillés...*

mais vous, vous voulez l'étreindre, la posséder, en sentir la chaleur, y plonger vos mains avides. C'est la vie mouvante, libre et sauvage que vous voulez saisir, et c'est elle que vous voudrez saisir sans cesse dans toute votre œuvre.

Ah ! comme vous avez aimé ces lieux qui furent les premiers confidents de votre sensibilité éblouie, alors que vous n'étiez encore que Minet-chéri !

Excusez cette familiarité. Mais vous avez, avec une si charmante insistance, parlé de vous, qu'il me semble vous avoir connue toute petite.

Mais oui, je vous ai connue ! Je suis retourné souvent avec vous à Saint-Sauveur en Puyssaye où vous êtes née. Vous m'avez fait voir le petit bourg qui dégringole en se pressant, de la colline, avec son église mi-romane, son

château du XVII^e siècle, son parc, la grosse tour sarrazine et surtout sa Maison de Colette avec son double jardin où l'on vous trouvait souvent perchée dans un arbre. Vous m'y avez fait faire la connaissance de votre père, le zouave héroïque de Crimée et d'Italie, le glorieux mutilé, le franc luron méridional qui vous emmène avec lui dans de chimériques tournées électorales et entomologiques.

J'y vois aussi votre mère, petite, solide, vive, débrouillard, affairée, soignant sa basse-cour et ses fleurs, rappelant en même temps ses chiens, ses chats, ses poules et ses enfants. Elle lit Corneille à l'église, et Saint-Simon au coin du feu; et aussi, si j'en crois ce qui m'a été dit, les histoires naturelles de Fabre qui émerveillent votre imagination amusée. Vous l'appellez Sido. Elle se nommait en vérité Sidonie Landoy.

J'aimerais de m'attarder un instant auprès d'elle. Je lui parlerais de la Belgique, de cette vieille cité des Flandres où elle fut élevée par ses deux frères. Ah! ceux-ci nous les connaissons. Nous connaissons surtout l'oncle Eugène, Eugène Landoy dit *Bertram*. Il est venu de France, avec le projet de donner à notre presse provinciale une allure plus vive. Il y réussit; et le voici à Bruxelles, parmi les fondateurs de l'*Echo du Parlement*. Il terminera sa carrière à l'*Office de Publicité* dont il est rédacteur en chef. Il a épousé Caroline Cuvelier de Trye, la fille de l'auteur dramatique parisien. Il est définitivement établi à Bruxelles; il est naturalisé belge et fait souche. Et c'est ainsi que naissent ici vos cousins : Raphaël Landoy, le journaliste qui signera Rham-sès II; Eugène, qui fondera le *Matin* d'Anvers et Jules, qui sera directeur à l'Administration des Beaux-Arts.

J'ai fréquenté chez un de vos cousins, Madame, et par lui j'ai connu, à travers ses souvenirs souriants ou émus, la vaillante Sido.

Il m'a aussi parlé de vous. Mais pour vous connaître, il me suffisait d'ouvrir vos livres. Récemment encore, dans *Mes Apprentissages*, je pouvais interroger la jeune sauvageonne que l'on voit dans un portrait de famille glissé entre les pages. Mais combien je préfère une photographie laissée

chez des amis de Bruxelles, en mai 1893, et qui sort de l'atelier du probe Géruzet. Vous y apparaissez en blouse de voyage, coiffée d'un chapeau tyrolien d'où s'échappent autour du front, des cheveux ébouriffés et cette longue tresse qui descend plus bas que les genoux et que vous serrez contre vous comme un serpent charmé. Je regarde vos yeux étonnés, rusés et confiants, et votre bouche sinieuse et hardie, relevée aux commissures des lèvres. Vous êtes déjà un peu la « renarde ».

Mais je ne tenterai pas de vous peindre, alors que vous vous êtes peinte si bien. J'ouvre les *Vrilles de la Vigne* et j'y lis ceci :

« Solide, la voix rude, deux tresses trop serrées qui sifflaient autour de moi comme des mèches de fouet; les mains roussies, griffées, marquées de cicatrices, un front carré de garçon, que je cache à présent jusqu'aux sourcils. »

Vous aviez, à cette époque, douze ans. C'était l'enfance. Puis, vous vous souvenez de votre adolescence turbulente, de votre cœur obscur et pudique, et vous ajoutez « de votre goût passionné pour tout ce qui respire à l'air libre et loin de l'homme — arbre, fleur, animal peureux et doux, eau furtive des sources inutiles ». — Et vous concluez d'une foi impérieuse : « Tout cela, c'est moi enfant et moi à présent. »

Ce goût passionné pour tout ce qui respire à l'air libre, c'est vous tout entière. Cette fois, ce n'est plus une image physique que vous nous avez donnée de vous, mais une image morale. Vous ne vous êtes plus penchée, avec un peu de coquetterie, sur votre visage, mais sur votre âme, pour connaître le secret de sa sensibilité et pour savoir jusqu'à quelle profondeur de la vie elle plonge obscurément.

Cette âme indépendante et qui a de brusques exaltations sans cause, nous savons où elle s'est formée, où elle a grandi, où elle a fleuri. C'est loin des villes et des hommes, à l'air libre et balsamique des champs et des bois. La nature a été votre maître. C'est elle qui vous a instruite et formée.

Elle vous a accaparée et vous n'avez jamais cessé de lui appartenir. Vous êtes une de ses forces, et parmi les plus ardentes, les plus spontanées. Le vent tonique du large, parfumé de buis et de thym, vous a donné la santé, l'équilibre, le sens de la réalité et le goût de l'action. Vous ne rêvez pas. Vous êtes pratique et décidée et vous connaissez les bonheurs que votre main peut atteindre.

Parfois pourtant une brève nostalgie vous prend à la gorge, et vous songez au pays natal; vous lui parlez et vous en parlez, avec une verve savoureuse et des mots qui sentent encore la terre. Vous vous souvenez du temps où, comme dit votre Vagabonde, vous étiez animalelement heureuse.

Cette Vagabonde, en qui vous avez mis toutes vos complaisances, il me plaît souvent de l'interroger. Il me semble qu'elle me parle secrètement de vous. Elle me dit :

« Tout mon animal se sent dispos, solide, aventureux ». C'est bien cela : Elle est un bel animal, sain et vigoureux, aux sens bien portants et qui savent ce qu'ils veulent. Ils ne s'attardent pas dans le domaine de l'imagination à y provoquer des délectations moroses. Votre Vagabonde est une campagnarde réaliste et pratique. Son hérédité maternelle lui a appris à compter, à peser, à ordonner toutes choses. Un vieux bourgeoisisme veille en elle. Contraste curieux, elle est aussi frondeuse, sauvage, extravagante, insoumise, et elle sait être une ménagère positive, sentimentale. C'est une âme terrienne et qui écoute avec allégresse battre un sang fort dans des artères heureuses. En somme, une bohème qui avait souhaité rester « assise au coin de sa cheminée, rêveuse et sage, penchée sur un livre qu'elle oublie de lire ».

Comme tous ceux des champs, qui se savent soumis aux puissances formidables de la terre et des cieux, elle est aussi, avec une fausse résignation, un peu fataliste. La fatalité a voulu qu'elle fût une vagabonde et elle obéit, comme l'animal obéit aux lois des saisons. Elle part, revient et repart encore. Une volonté obscure la pousse en avant. Elle part et c'est pour oublier sa misère de n'être qu'une force inconnue dans le tourbillon sans fin des forces éternelles.

Je l'entends s'écrier : « Oh ! oui, partir, repartir, *oublier qui je suis*, et le nom de la ville qui m'abrita hier, penser à peine, ne refléter et retenir que le beau paysage qui tourne et change au flanc du train, l'étang plombé où le ciel bleu se mire vert et la flèche ajourée d'un clocher cerné d'hirondelles ».

Ah ! comme cette Vagabonde tient par toute son âme à la nature instable, multiforme, mystérieuse, infinie !

Quittons-la cependant, Madame, pour revenir à vous. Mais en vous retrouvant l'aurai-je quittée ? Car vous aussi vous aimez toute la vie de toute votre vie. Sans cesse, vous voulez la palper, et en sentir le mouvement et la chaleur. Et si vous aimez les bêtes, les belles bêtes de proie et celles aussi qui ont le type humain, c'est parce qu'elles sont de la vie sauvage, instinctive, dominatrice et cruelle. Vous les aimez comme des jouets vivants qui seraient animés du même souffle qui gonfle les mondes. Vous les aimez parce qu'elles vous rappellent votre jeunesse campagnarde, libre et bondissante ; vous les aimez parce qu'elles sont au fond indomptables et surtout sincères. Elles ignorent cette raison dont nous sommes si fiers et qui n'est, en somme, qu'un élément de dissimulation. Elles agissent parce que le seul instinct, plus sûr que nos raisonnements et nos déductions, leur commande d'agir. Elles appartiennent tout entières à la terre, et les aimer c'est vous plonger plus voluptueusement dans son sein. Elles se nomment Kiki-la-Doucette, Toby-chien, Fanchette, Fossette, Péronnelle ou Saha. Et oserais-je ajouter qu'elles se nomment aussi Renaud, Maxime Jean ou Chéri ? Je crois vous voir dans l'enchantement naïf du Paradis terrestre, chargée par le Créateur de donner un nom à tous les animaux.

Ah ! quel poète vous êtes !

Madame, je ne suis pas le premier à dire que toute votre œuvre n'est que poésie ; qu'elle n'est qu'un débordement heureux de votre être, la volupté même de la vie en perpétuelle création, un hymne dyonisiaque. Vous interprétez, dans une sorte d'ivresse sacrée, toutes les voix confuses

qui remplissent le ciel, tous les appels émouvants du printemps. Vos héroïnes sont plus que des héroïnes passagères. Elles sont la Femme, l'éternel principe féminin, qui souffre de ne pouvoir combler son être parce qu'il est infini, et qui se lamente d'être l'impuissante servante du Désir.

En ce moment, je songe à votre Renée de l'*Entrave*. Elle regarde dormir son amant heureux et las. Laissez-moi vous rappeler cette page :

« Le sommeil me fuit, et tu dors à côté de moi. Tu dors sous la lampe que je viens d'allumer, — la flamme de Psyché ne t'éveille pas. Rêves-tu ? non. Je ne vois pas sur ta joue, ni sur ton front, ce frisson d'eau courante, cette vie de source qui décèle le passage, au plus profond de toi, d'un songe rapide... Tu ne rêves pas quand je suis là. On dirait que tu ne veux pas. Comme tu te défends bien !

» C'est l'heure où j'erre autour de toi, comme sous les murs d'un palais fermé. Par où te joindre ? Quelle brèche ouvrir dans ton front sans pli ? Parle, bouche avide, et dis-moi, endormie, ce que tu tais au clair du jour ! Dis-moi ce qu'ils cachent, tes sourires cauteleux de bête qui a volé et qui se pourlèche encore...

» Il est passé, le temps où j'admirais, en souriant, ton sommeil ! Je pouvais lire et penser librement près de toi ; tu m'étais doux comme un trésor de fruits versé sur cette couche : je t'oubliais, puis je revenais à toi — tu ne m'étais ni plus précieux, ni plus amer que mes autres biens.

» Quelque chose a passé entre nous qui a empoisonné tout cela — l'Amour... »

L'amour ! le mystère terrible et sacré ! Oui, votre Renée en a compris subitement le sens éternel. Elle a compris que le sien n'était qu'une manifestation éphémère de la vie universelle, qu'un « répit préféré », comme disait Anna de Noailles, et qu'elle n'est qu'une infime ouvrière du grand œuvre de la Création.

J'aurais voulu continuer la lecture de ces pages qui ne sont qu'un chant lyrique, une sorte de cantique des cantiques ; mais j'ai prouvé à suffisance que vous étiez poète.

Vous l'êtes par ces deux caractères essentiels : l'exaltation lyrique et le don de créer.

Créer. Qu'est-ce à dire ? Faire quelque chose de rien, répondent les théologiens. Mais c'est le plus beau miracle de la poésie ! Et vos romans et aussi vos souvenirs sont de merveilleux miracles. Songez à la préface que Racine a écrite en tête de *Bérénice* : « Il y en a, dit-il, qui pensent que cette simplicité est une marque de peu d'invention. Ils ne songent pas qu'au contraire toute l'invention consiste à faire quelque chose de rien. »

Sont-ils vraiment faits de rien vos romans ? Est-ce donc rien que vous-même ?

Sans doute, je me suis parfois demandé si le nom de roman convenait à ces poèmes, qu'avec un beau désordre vous improvisiez, comme à votre insu, sans souci de cette composition classique où intervient la ponctuelle raison. En me posant cette question, je me souvenais des principes qui m'avaient été enseignés à l'école littéraire que fréquentait notre jeunesse. On professait que tout devait se faire sous le contrôle de la Science. La Science était l'idole du jour. Tout devait être scientifique y compris la peinture, la musique, la versification, le roman. Au mot *Ars* de jadis on avait substitué le mot *Scientia*. On attendait tout de la Science et aussi le bonheur. Une immense espérance avait traversé les cieux. Et les écrivains, néophytes illuminés, prononçaient leurs vœux au pied de ses autels sans grâces. Ils juraient de se consacrer à elle et d'obéir à ses lois.

Cette froide Déesse, qui se confondait un peu avec la déesse Raison, demandait tout d'abord qu'on fût impersonnel, qu'on se livrât à l'observation désintéressée des faits, et elle exigeait impérieusement la soumission à l'objet.

Exiger de vous, l'enfant libre des prairies, l'Insoumise, la soumission à l'objet ! Etre impersonnel ! Mais la femme ne vit que lorsqu'elle dit : je. On lui a reproché, lorsqu'elle voulait écrire et devenir auteur, l'impuissance à sortir de soi. Félicitons-la plutôt de cette impuissance qui nous la rend toujours présente.

Oui, en lisant vos *Claudine*, la *Retraite sentimentale*, la *Vagabonde*, *L'Entrave*, *Cbéri*, *La naissance du jour*, *Duo*, *La Chatte*, et même en lisant vos critiques dramatiques, comme on vous remercie au contraire d'avoir bousculé vivement les règles du roman scientifique, d'avoir ouvert toute grande à la nature, les fenêtres des laboratoires et des cliniques et de nous avoir apporté le roman lyrique.

Nous étions las de ces romans de précision où l'adultère d'une élégante de 1890 était scientifiquement expliqué par les infidélités d'une aïeule qui vivait au XVIII^e siècle ou sous l'Empire.

Nous réclamions le droit à la fantaisie, à la poésie, à la vie. Vous êtes venue et avec Gabriel d'Annunzio, avec Anna de Noailles, vous nous avez offert des livres tout vibrants de vos sensations, de votre sang et de vos nerfs. Et de quel style ils étaient écrits, un style qui était vous-même !

Le style c'est l'homme, mais c'est bien plus la femme. Ecrire, c'est pour elle une nouvelle façon de vivre. C'est sa propre volupté.

Vous nous avez conté votre lutte allègre « contre la phrase qui s'assouplit, s'assoit en rond comme une bête apprivoisée; et l'attente immobile et l'affût qui finit par charmer le mot. »

C'est à l'affût de vous-même que vous êtes; et dans ce que vous écrivez, comme dit la *Vagabonde*, vous vous y aimez de tout votre cœur.

C'est vous-même qui êtes incarnée dans votre style; c'est votre vie qui lui donne une telle intensité de vie que nous croyons voir s'animer tous les mots, et la phrase onduler et se redresser comme la souple échine d'un félin sous les caresses.

Votre style est une perpétuelle création, un perpétuel frémissement de flux vital, une perpétuelle sensualité. Ce sont des sensations faites mots.

Votre style a le don de vie, comme celui de Musset ou de Loti a le don des larmes. En expliquer la magie? j'en serais bien embarrassé. Tout au plus pourrais-je, en terminant, lui appliquer la phrase mémorable que notre roi Albert,

qui fut en toutes choses si simplement grand, prononça au dîner de la *Revue des deux Mondes*, quelques mois avant sa fin tragique, et dire de votre style, ce qu'il disait de l'universelle littérature française, que « jailli d'une inépuisable inspiration, il a eu toutes les audaces en réalisant chaque fois tous les équilibres. »

Et c'est pourquoi, Madame, vous êtes à la fois si audacieusement romantique et si foncièrement classique.

Discours de Madame Colette

Messieurs,

Lourde d'un éloge que vient de verser sur moi la bouche la plus autorisée, la plus indulgente aussi, je me lève pour répondre, après avoir été plus d'une fois tentée, oubliant protocole et courtoisie, d'interrompre Valère Gille, de la voix et du geste, pour dire : « Ceci est trop, et trop beau ! » Car la lucidité ne m'a pas été refusée, et je demeure mon juge le plus sévère. L'honneur que me fait l'Académie Royale est si grand, je le trouve en le mesurant si disproportionné à mes mérites, que depuis plusieurs mois j'ai tremblé à l'idée de paraître devant vous. Tremblé d'émotion, certes, de gratitude aussi, comme fit assurément, devant la première académie, le premier récipiendaire, qui par un témoignage spontané établit un long usage, celui de commencer un discours académique par un remerciement. Si l'usage n'existait pas, je l'inventerais aujourd'hui.

Je n'apporte pas ici, Messieurs, de modestie feinte. Peut-être même n'apporté-je pas de modestie du tout. L'humilité a sa source dans la conscience d'une indignité, — parfois aussi dans la conscience éblouie d'une sainteté. Où aurais-je puisé, dans ma carrière, autre chose que de l'étonnement ? Je suis devenue écrivain sans m'en apercevoir, et sans que personne s'en doutât. Sortie d'une ombre anonyme, auteur de plusieurs livres dont quelques-uns étaient signés de mon nom, je m'étonnais encore que l'on m'appelât écrivain, qu'un éditeur et un public me traitassent en écrivain, et

j'attribuais ces coïncidences renouvelées à un hasard complaisant, hasard qui de palier en palier, de rencontre en prodige, m'a amenée jusqu'ici. N'allez pas me plaindre de ce que la soixantaine me trouve encore étonnée. S'étonner est un des plus sûrs moyens de ne pas vieillir trop vite.

En écoutant Valère Gille me souhaiter la bienvenue, je pensais qu'il fut donné au poète, au sourcier et à l' élu de Dieu, — qui tous trois peuvent être une seule et même personne, — d'appeler au jour la source invisible, et de hisser la fleur hors d'une aveugle graine. Vous avez été témoins que ce poète-ci m'a changée en poète, et m'a fleurie de la tête aux pieds. Puissiez-vous me voir telle qu'il m'a peinte ! Il ne m'a pas enivrée au point de m'ôter la seule vertu dont je me targue : le scrupule. Plus circonspecte chaque jour devant mon travail, et plus incertaine que je le doive continuer, je ne me rassure que par ma crainte même. L'écrivain qui perd le doute de soi, qui sur l'âge se fie à une soudaine euphorie, à l'abondance, que celui-là s'arrête : le temps est venu pour lui de poser la plume.

Une fortune amère voit ma gratitude et mon hommage respectueux s'élever vers des buts absents : ce pays est privé douloureusement de sa jeune reine, et Jules Destrée, fondateur de cette Assemblée, n'est pas à la place où son visage profondément sculpté, son regard empreint d'une bonté active et désabusée m'eussent accueillie. Destrée a rejoint Verhaeren, Max Elskamp, Charles Van Lerberghe, il goûte le repos qu'il espéra, et qu'il connut peu pendant sa vie. Le réconfort que m'eût apporté sa présence, il me faut le chercher et le trouver ailleurs. La bienveillance, le large accueil comptèrent toujours parmi les vertus nationales de la Belgique, et je connais dans cette salle des hommes qui m'honorent d'une amitié déjà ancienne, aussi bien Albert Mockel n'a cessé, depuis quelques semaines, de me convaincre que vous étiez rassurants : souffrez donc que je me rassure, ou que je m'y essaie.

Vous avez confié à un poète le soin de m'accueillir. Il n'a parlé qu'en prose, encore dans sa prose le bondissement, la vivacité de l'image et son faste décèlent que Valère Gille

est guidé par un rythme impérieux. Fidèle au nombre, sa prose garde une palpitation, un chant, comparables aux mélodies tenaces que nous accordons involontairement, tout bas, aux battements de notre cœur. Musicien des mots, inséparable d'une noblesse classique, c'est par pure modestie qu'il a voulu délester sa muse de la grande lyre encombrante, et qu'il l'a pourvue d'une... *Cithare*. Rarement la cithare, grêle et qui bourdonne comme l'abeille irritée, aura rendu d'aussi amples sons ! Quelle glose, et quelle prose auront un vol assez puissant pour continuer ici le poème que Valère Gille dédia à celle qui

*Haletante d'amour, de parfums, de beauté,
Enfant au cœur trop lourd des roses de l'été,*

revit à Amphion dans un jardin que nous voulons tous fleurir ?

L'honneur de m'asseoir parmi vous, d'occuper un fauteuil hanté où sans effort je distingue celle qui trop tôt me le céda, celle que vous y vîtes assise, mince, la tête dressée, ses pieds ravissants croisés l'un sur l'autre, — c'est une grâce qui me vient de loin, une récompense qui chemina vers moi par des voies bifurquées. Une chance insigne dut s'émouvoir en ma faveur, afin que je puisse dire en entrant, à votre Assemblée, non pas « J'arrive », mais bien « Je reviens ». Cette chance qui me fait doublement vôtre, Valère Gille l'a rendue claire, en parlant de ma famille belge, en me légitimant, si j'ose ainsi dire, à l'aide du plus honorable « pedigree ».

Ce qu'il n'a pu connaître, c'est la tendre nostalgie qu'avait gardée, d'une adolescence qui s'écoula à Gand et à Bruxelles, celle que j'appelle comme l'appelaient ses frères, ma très chère Sido. Ni la Puisaye où elle se maria deux fois, ni Paris pour lequel elle n'avait jamais assez de temps, assez d'yeux et d'oreilles, rien ne supplanta, dans le cœur de ma mère, les belles villes belges, la chaleur de leur vie policée et douce, gourmande, et amoureuse des choses de l'esprit. De la bouche de Sido dans mon oreille enfantine tombaient des paroles dont le son ne s'est pas évanoui. A six ans, lorsque les enfants de mon village soupiraient : « Ah ! Paris ! » moi

j'espérais « Bruxelles » et j'étais fière de ne pas dire « Bruccelles » à la française.

Le plus beau est qu'en touchant par tous les sens à la capitale belge, mes exigences enfantines n'eurent pas de déception. Au numéro 25 de la rue Botanique s'ouvrirent pour moi une maison et des cœurs que Sido m'avait fidèlement dépeints. L'architecture même de la demeure belge, comme je l'ai trouvée séduisante ! Comme j'ai aimé sa cuisine-de-cave, cuivres clairs et faïences bleues, et le flottant arôme du café permanent, et la voix du perroquet qui parlait l'espagnol presque aussi bien que ma tante, cette Cuvelier de Trye évoquée par Valère Gille, lettrée, musicienne et polyglotte qui enseigna à ses fils, mes cousins germains, le grec et le latin — le salon et ses rideaux de dentelle joints derrière les jardinières offertes à l'admiration du passant, la salle à manger étouffée entre le salon et la serre tournée au midi, où les oiseaux en cage chantaient, où jouaient les enfants, où dormait le chat sous une plante verte... Je venais de la campagne libre, et d'un beau jardin, mais rien ne rivalisa avec la vieille serre belge, avec la lourde et constante température qu'entretenait le coke belge flambant, avec la gastronomie belge — qui ne se nourrissait pas d'illusions ! Délicats poissons de la mer du Nord, waterzoïe, longues écrevisses de la Meuse, grosses comme de petits homards et qui coûtiez sept centimes la pièce, j'offrais à votre succulence un palais déjà gourmet, et un estomac qui fut toujours exempt de soucis... Autour de ce solide pivot qu'était un bon repas, imaginez, comme je fais moi-même, la cérébrale griserie d'un café fin, la musique sous des doigts de bons musiciens, l'esprit français marié à l'humour belge, et une parfaite entente familiale...

Comment voulez-vous qu'avec de pareils souvenirs, de pareils commencements, j'aie pu croire jamais qu'il existât une frontière entre votre pays et le mien ? Mes connaissances en géographie, qui sont piètres, n'ont point redressé une erreur qui n'est au vrai qu'une manière de voir. Cette frontière, on peut m'assurer en vain qu'elle existe. L'esprit et l'amour ont si tôt fait de la survoler ! Y eut-il une frontière,

quand la Belgique, par deux fois frappée, perdit son Roi, puis sa jeune Reine, tous deux bien-aimés, y eut-il une frontière pour empêcher la profonde tristesse française de rejoindre le chagrin infini des cœurs belges ?

Une longue route, celle de ma vie, une longue expérience, celle de mon cœur, partent donc d'ici, m'y ramènent, et en quelque sorte m'y fixent. Mon instinctif penchant qui se plaît à la courbe, à la sphère et au cercle, s'en contente superstitieusement. Tendre vers l'achevé, c'est revenir vers son point de départ. Les vrais aventureux n'y reviennent pas ; mais je n'ai rien de la vraie aventureuse. La pionnière, la hardie, la chimère sans bride, ce n'est pas moi, c'est celle qui manque à notre Assemblée, et que je ne remplace pas.

Notre amitié ne fit pas grand bruit. Elle se forma assez tard, presque indépendante de l'admiration que je vouais à la comtesse de Noailles. Vous vous étonnerez peut-être de ne m'entendre, dans mon discours, ni la citer autant que l'envie m'en viendrait, ni ménager à son œuvre ces moments de critique courtoise qui renforcent une louange éclairée. Ma part, je ne veux pas qu'elle soit de discuter un poète, d'assigner une dimension, une qualité, à des poèmes dont le moindre a capté pour toujours une parcelle merveilleuse du sensible univers, comme le bloc d'ambre préserve une aile éternelle de mouche, ou la délicate arborescence qui suggère la forêt inconnue. Découvrir, louer Madame de Noailles ? Je verrais autant d'impertinence à ceci qu'à cela. Ma part, que je choisis, est la meilleure, celle du peintre, celle d'un certain peintre. Anna de Noailles eut, comme les princes autrefois, ses peintres officiels, de qui la plume et le pinceau se vouèrent aux caractères évidents de sa personne et de son génie. En outre elle eut, et non moins nécessaires aux destins fulgurants, les caricaturistes, qui s'emparèrent de ce qu'elle-même donnait en pâture : la véhémence de son geste, sa voix de bronze et d'argent qu'elle forçait parfois, son nez fier et pincé, la profonde orbite qui ombrageait les plus beaux yeux du monde. Charges et portraits sont bons pour le musée. Mais en marge des effigies officielles, une souveraine rencontra toujours un peintre obscur mais épris, ébloui

mais fidèle, qui traça pour lui-même un croquis ressemblant, inachevé, respectueux à la fois du modèle et de la vérité. Ce peintre oublieux du décorum, assez heureux pour avoir surpris en négligé son modèle, pour avoir pu noter la chevelure épandue, le ruban dénoué, la sandale tombée, ce bénéficiaire d'un moment d'abandon ou de frivolité, je voudrais que ce fût moi. Je voudrais, comme il arrive, que l'esquisse fît autorité, que l'on vînt sur elle consulter le reflet authentique d'une chevelure morte, le pli du sourire, la ligne creuse et amère qu'effaçaient sur commande les portraitistes d'apparat. M'y prenant au rebours de ceux qui la célèbrent, je ne dirai pas : « Ce grand poète avait les yeux tour à tour éclatants et voilés, des traits fermement modelés qu'un front inoubliable couronnait... » mais je dirai : « Dotée d'un front plein de présages, d'un nez à la fine et dure attache orientale, de deux yeux profonds et vastes, Madame de Noailles était donc un grand poète ». Car nous n'échappons pas à notre enveloppe, et nous ne la trahissons qu'au prix de mille peines. Les portraits d'enfant de la princesse Anna de Brancovan attestent qu'elle naquit belle, qu'elle eut toujours des yeux resplendissants, si grands qu'ils débordaient un peu sur la tempe, des lacs d'yeux sans bornes, où buvaient tous les spectacles de l'univers.

La première fois que je l'aperçus, c'était à une fête chez le comte Robert de Montesquiou, au Pavillon des Muses. Elle était mariée depuis peu, et portait la parure qu'on retrouve sur son portrait par Antonio de la Gandara, une robe très pâle, couleur d'argent bleu, la taille sous les seins. Une petite bandelette de ruban maintenait les cheveux rabattus sur le front, — je dis rabattus et non coupés, car Madame de Noailles attachait une grande importance à ce détail. Ayant toujours repoussé l'injure des ciseaux, elle pliait ses cheveux sur son front, au-dessus des sourcils, d'une manière qui imitait la frange taillée. Le bleu indéfinissable de sa robe et de la bandelette du front jouait en étincelle sur le blanc teinté de ses yeux.

A cette époque où sa beauté était celle d'une adolescente, le monde déjà accourait à elle : elle accueillait l'hommage

avec la majesté et la gravité des enfants, et ne semblait ni profondément heureuse, ni enivrée, car rien d'humain ne guérit la mélancolie des élus. Son aurore couvrait déjà le sombre vers que je lui donne comme devise :

« *Solitaire, nomade et toujours étonnée...* »

Quelquefois elle se couronnait d'un petit diadème de joaillerie légère, qui lui était ensemble seyant et superflu. Je ne sais s'il faut appeler mérite, ou simplement travers, le mouvement qui me poussa toujours à douer, d'une importance psychologique, la différence infime et capitale que du jour au lendemain je déchiffre sur une personne, dans l'arrangement de sa coquetterie, le détail de son vêtement et jusque dans le matériel de ses parures... Celles de Madame de Noailles occupaient mon attention presque autant qu'elle-même. Un peu plus âgée qu'elle, je me sentais pourtant trop jeune pour lui plaire, et je contemplais, à travers la grille harmonieuse de ses vers, la jeune femme de qui les origines, les dons et la beauté faisaient un être sans second, apte à visiter familièrement et à nous rendre intelligible tout ce qui était hors de notre portée, y compris un certain héroïsme et des formes exceptionnelles de l'amour. Je gravais dans mon souvenir son apparence corporelle singulièrement variable, tantôt meurtrie et tantôt amendée, tantôt évidée mortellement, tantôt reposée et contemplant toutes choses avec l'affabilité d'une jeune fille qui sort d'un long sommeil. Sans qu'elle quittât sa volubilité précise, je voyais Madame de Noailles projeter son regard par-dessus l'interlocuteur, vers un champ d'ébats invisibles. La même évasion, le même bond insolent vers la solitude, je l'ai vu maintes fois — les deux noms valent d'être ici rapprochés, — je l'ai vu accomplir par Philippe Berthelot, qui lorsqu'il se sentait retenu d'une manière importune, se libérait ainsi sans effort, et gagnait des sites immatériels. La différence est qu'à triompher du fâcheux et à le fuir immobile, Philippe Berthelot révélait son absence par une merveilleuse dureté, empreinte dans la prunelle bleue et glaciale, dans la crispation

de son menton de fauve. Tandis que Madame de Noailles, soustraite en esprit à un entretien qu'elle trouvait fastidieux, semblait soudain languir d'aise, déléguer tous ses sens au loin, n'entendre que le vent d'été et la voix des fontaines...

La douceur persane de son grand regard dans ces moments-là, quelques photographes heureusement l'ont saisie. Mais aucune image ne pouvait nous transmettre le retour de Madame de Noailles à la réalité, à l'insipide et offensant interlocuteur. Elle avait une foudroyante manière de rappeler à elle son regard extasié, de le planter dans un autre regard, de darder un humour terrible, un étonnement qui écrasait, une interrogation qui se pouvait traduire par les mots : « Pourquoi n'êtes-vous pas mort ? » Quels javelots ! J'ai vu quelques-uns des causeurs incommodes traversés d'une pointe si aiguë, qu'ils mouraient en effet, — pour quelques instants, — sous le regard qui les supprimait du monde.

Des années passèrent, et ne me rapprochèrent guère d'un poète qui, environné d'abord d'un culte de chapelle, entendait grandir la voix confuse qu'elle aimait, le murmure de la gloire. Je ne faisais rien, d'ailleurs, pour joindre souvent Madame de Noailles, que je me bornais à entrevoir, à saluer brièvement et à écouter d'un peu loin. Libre en paroles, et tutoyeuse, je ne fus jamais prompte à me lier. C'est Madame de Noailles qui bouscula le hasard et ma propre hésitation. Il y fallut aussi l'égide d'une amie commune, qui est celle de tous les arts et de presque tous les artistes, la princesse Edmond de Polignac. Il y fallut la présence, la profonde et chaleureuse douceur de la princesse de Chimay, adorable figure de la tendresse, qui s'obstinait à vouloir n'être qu'une sœur effacée de Madame de Noailles, mais que les lumières de son visage et de sa pensée dénonçaient...

Ainsi naquit l'amitié réciproque. Au lieu de l'attention fugitive qu'elle me donnait auparavant, au lieu d'une curiosité dérobée, qu'elle me manifestait parfois par un regard jailli, dirai-je, de son profil — le grand œil débordant sur la tempe laissait largement jouer la prunelle, comme dans les figures d'Égypte — je comparus devant une affection qui avait ses moments de sévérité et d'inquisition. J'imagine

que le poète aima, chez autrui, toutes les formes de la réserve. La mienne, qui n'était pas feinte, lui plut. Eloquente, grandiloquente, volubile, Madame de Noailles ne livrait pourtant que peu d'elle-même, en agitant autour d'elle des paroles nombreuses, comme autant de voiles qu'exigeait sa pudeur. N'aimant pas les questions, elle excellait à y répondre abondamment, avec une vivacité parfaitement évasive.

J'aime trop mon sujet, Messieurs, et la vérité, pour déformer, diluer complaisamment ce que fut notre lien. Il ne s'affadit pas de rapports quotidiens et confidentiels, ne descendit pas à cette familiarité de ton qui rabaisse un sentiment pur. Je ne crois pas avoir, avec Madame de Noailles, pris la parole la première, demandé, la première, son numéro téléphonique. J'attendais qu'elle m'appelât. Ce sont là des égards que la prose méticuleuse doit à la poésie sans frein, c'étaient aussi des précautions qui ménageaient le silence et le sommeil que Madame de Noailles goûtait à des heures arbitraires; je respectais ainsi la capricieuse fragilité, que beaucoup croyaient affectée, les écarts d'une santé sur laquelle elle garda longtemps un secret courageux et pudique. Car elle se taisait sur ses souffrances, sauf qu'elle s'écriait, chroniquement : « Je suis mourante ! » avec un éclat qui déconcertait toute crédulité. Ni le commun des mortels, ni ses amis ne crurent qu'elle mourait, tant que Madame de Noailles, d'une clameur forte ou d'un ton de menace enjouée, l'annonça elle-même. Quel poète, digne de ce nom, ne meurt pas vingt fois le jour, de tout ce qui le blesse moins que de tout ce qui l'enchanté ?

J'attendais donc que de son lit d'insomnieuse, où elle gisait vers midi, d'où elle se relevait le soir, elle m'appelât au téléphone. Quelle est la part d'elle-même que je reconfortais ? Je ne saurais le dire au juste. Mais à la voir s'éclairer, à l'entendre, quand je survenais, rire, et me poser dix questions, à la sentir s'emparer de mon gros bras, fourrager par jeu et mêler à deux mains mes cheveux, j'évoquais l'enfant princier dont la languissante anorexie refuse les mets délicats et convoite la tranche de gros pain, tartiné de

fromage blanc et d'oignon cru, mordue à belles dents par le fils du jardinier.

On a supposé, on a démontré qu'un sentiment vif et païen de la Nature nous avait rassemblées. Mon Dieu, je le veux bien. Mais je me permets d'assurer que ni Madame de Noailles ni moi nous ne nous fussions contentées de similitudes. La coïncidence d'aimer pareillement tout ce qui sous le ciel respire, prospère, se renouvelle et ne change pas, décline et meurt hors de la volonté humaine, — le divertissement de comparer, puisés aux mêmes sources, le lyrisme que Madame de Noailles éperonnait et menait vers les abîmes, et ma prudente exaltation bridée par la prose, — eussions-nous trouvé là de quoi nourrir un grave penchant ? Je ne l'ai jamais cru. Mais entre nous que de divergences salutaires, à commencer par son goût pour la chose publique, sa fièvre de l'agora, une violence politique qu'elle tenait pour originelle — et qui d'ailleurs n'admettait aucun féminisme. Sa vocation d'élire, de convaincre et de dominer, sa puissance oratoire, il m'arriva de les traiter, légèrement, de « congestion électorale »... Je me souviens que les ailes de son nez fier blanchirent de courroux, et que sa réplique résuma, pour les juger rudement et les condamner de haut, toutes mes modesties passives.

De tels sursauts versaient un tonique à notre amitié. Le plus cinglant reproche qui me vint de la bouche de Madame de Noailles vaut que je le cite, car il me fut jeté au nom de l'amour. Dès que nous avons parlé, tête à tête, de l'amour, j'avais bien vu qu'il fallait m'attendre à faire figure de pauvre, ou, ce qui est pis, de petite thésauriseuse. La munificente que j'avais devant moi avait, dès l'adolescence, dépassé les bornes qui assignent à l'amour des dimensions humaines. Pour la plus grande pureté de la flamme amoureuse, la prodigue, l'embrasée savait et enseignait que donner, recevoir, prendre et renoncer sont une seule et même consommation. Dans la forme décrétable qui était la sienne, Madame de Noailles dit leur fait à mes errements d'amoureuse ordinaire, qui me faisais au créé et au tangible. Un flot de paroles me condamna, m'ôta le

battement pathétique et le discernement du cœur dans un dernier et accablant reproche : « Vous, aimer ? Vous n'aimez même pas la gloire ! » Mot, réflexe qui nous introduisent, mieux encore qu'un poème, dans l'élément respirable de Madame de Noailles, dans son oxygène brûlant et pur qu'agitaient des ailes démesurées. Celle qui sans ménagement faisait ainsi le procès de la modestie ne se laissa jamais abuser par l'adulation : elle avait l'oreille juste, et musicienne.

Sans doute ce qu'elle préféra en moi, n'est-ce pas ce qu'en moi vous avez élu, Messieurs ? La coutume et l'inclination veulent que parmi les membres de cette Académie un peintre, un poète, un prosateur soit toujours requis par le culte de la Nature. Mais il n'y eut pas, pour Madame de Noailles et moi, de bucolique à deux voix. Je fus prompt à voir combien mon expérience et ma mémoire des choses agrestes pâlissaient devant son improvisation. Ce que j'avais appris de la Nature, la fragile enfant du jardin bien ordonné d'Amphion l'inventait puissamment. Je parle ici de l'époque où la santé de Madame de Noailles commençait à lui mesurer les heures de bien-être et d'activité physique. J'approche du long moment de sa vie pendant lequel, couchée, elle construisit et contempla tous les paysages de la terre sur le store baissé d'une unique fenêtre. Le voyage n'est nécessaire qu'aux imaginations courtes. Afin que Madame de Noailles témoignât quelque curiosité pour des aspects qu'elle ne créait point, il fallut une maladie longue, un travail de dépérissement auquel elle disputa farouchement son corps et son esprit. Elle eut, menacée grièvement, des rémissions miraculeuses. Elle arrivait à l'improvisiste pour voir mon petit jardin d'Auteuil, favorisé en mai et en juin d'une glycine torrentueuse, d'une tonnelle de roses, de rhododendrons à grands candélabres de fleurs, et d'un buisson d'essences odoriférantes. La première fois qu'elle y vint, je lui mis dans la main une poignée de verdure froissée, dont le parfum de citronnelle adoucie et de géranium la ravit, l'étonna. Elle demanda le nom de l'herbe merveilleuse, de la plante unique

et rare, venue pour moi seule d'un Orient de jardins, de terrasses et de cascades...

— Mais, lui dis-je, c'est tout simplement la mélisse des abeilles.

— De la mélisse, s'écria Madame de Noailles, de la mélisse ! Enfin, je connais donc cette mélisse dont j'ai tant parlé !

On a cité, d'elle, des mots pénétrants, des mots justiciers, des mots impitoyables. Mais on a peu parlé d'un humour lucide qui s'exerçait parfois à ses propres dépens, comme le trait spontané que je viens de citer. La sagesse et la confiance m'inspirèrent de m'en rapporter, pour me former d'elle des vues partielles et des opinions successives, à sa propre critique, à son jugement personnel. Lorsqu'elle proclamait : « Je suis un grand poète ! » je ne craignais pas qu'elle se trompât, car je discernais dans son accent le feu et l'humilité des vocations, l'obéissance au dieu... Elle disait aussi : « Je suis un grand comique, et malheureusement personne ne le sait ! » Ce mot-là venait après des soirées où l'intimité nocturne, l'ivresse qui lui venait avec la nuit et la parole, son plaisir d'être le centre d'un cercle restreint, nous avait transportés de gaieté. Plus connues sont deux paroles qu'elle laissa, comme deux pleurs étincelants, sur sa mémoire : « Je suis féroce, mais sans l'ombre de méchanceté » et enfin : « J'aurai été inutile, mais irremplaçable... »

Irremplaçable, impérissable, — telle je la vois parmi nous, jouant avec le brin de laurier que vous lui avez donné. Elle vous aimait, elle aimait la ferveur sans appareil qui l'accueillit ici. C'est pourquoi j'ai voulu partager avec vous, avec vous seulement, ce qui me demeure d'elle... Il est l'heure, avant que je finisse ce discours, d'ouvrir ma mémoire la plus attendrie, de vous faire entrer sur mes pas, à petit bruit, dans la chambre où Madame de Noailles vécut longtemps, avant d'y mourir. Etroit univers d'où son âme à travers les parois s'élançait, chambre réduite presque à un lit, lit qui cessait d'être une couche pour mériter le beau nom d'atelier, — je vous montre les draps fins dont la batiste et la soyeuse courtépointe recevaient en éclaboussures les

gouttes exsudées par le labeur, taches d'encre un jour, de pastel le lendemain, selon que Madame de Noailles écrivait ou peignait, car elle laisse des portraits menés d'un trait libre, et des pages nombreuses de fleurs, des anémones poudrées de pollen violet, des lilas d'hiver d'un blanc chlorotique, des tulipes et des mimosas... Au bas du bouquet, l'A et l'N, signature du peintre, sont fémininement noués en ruban. A cause de ma chatte, Madame de Noailles peignit et me donna le portrait d'une touffe d'avoine verte, le pot d'herbe pour les chats...

Cette chambre, champ du travail, lieu secret de la lutte contre le mal, oratoire où se recueillir dans la demi-ténèbre diurne, je n'y fus admise que sur le tard de la vie de Madame de Noailles. En permettre l'accès, se laisser voir telle que le jour, même tamisé, la trouvait, ce fut, lorsqu'elle déclina, chaque fois une sorte d'abdication affectueuse, un aveu de progressive faiblesse, un renoncement à sa féerie nocturne. Le soir, elle avait sa blancheur, sa transparence de précieuse cire, ses narines serrées et pâles, l'arcade profonde et sereine de ses sourcils, — le soir, elle avait tout ce que nous n'avions pas. Le monde, et ceux qui l'ont gouverné l'écoutaient éblouis. Une allégresse guerrière l'entraînait. Elle parlait, et la nuit, qui avait raison de notre fatigue, passait sur elle comme une rosée. Nous savions que minuit sonnait, qu'il était une heure, deux, trois heures du matin. Nous sentions nos visages de femmes se creuser sous un fard échauffé; la barbe perçait au menton des hommes et les noircissait... Mais Madame de Noailles parlait, et gardait sa pâleur florale. La nuit finissant, il lui venait comme aux tubéreuses une nuance vaguement rose, en haut des joues. Un éventail brisé éprouvait la vigueur de ses petites mains parfaites, dont le souvenir m'émeut encore...

Quand je revenais d'un été de campagne, hâlée, ayant travaillé au jardin, bêché, écaillé ma peau au soleil, à la mer et même au fourneau, je m'amusais à prendre dans ma main une des mains d'Anna de Noailles. Ses doigts et sa paume brillaient au creux de ma main comme la chair blanche d'une noix dans son écale sèche... C'est au gré de cette petite main

lumineuse, levée au-dessus des draps dans un geste d'appel, que je m'approchai parfois, les deux ou trois dernières années de sa vie, du lit où gisait Madame de Noailles. Il était onze heures, ou midi, dehors. Dans la chambre, il était l'heure noire de dormir, de souffrir. Sauf l'appel de la petite main, je n'y voyais goutte, d'abord. Aussi blancs que le drap, son visage et son corps subtils pesaient peu, ne creusaient guère l'oreiller, et ses yeux ne pouvaient livrer leur rare couleur d'eau montagnarde dormant dans une coupe de granit. Mais un grand ruisseau de cheveux sombres, empiétant sur le front renversé, coulait au long d'une seule joue, et tarissait, effilé, sur une seule épaule. Doux cheveux fins, que Madame de Noailles ne sacrifia jamais à la mode ! Couchée, elle leur donnait une liberté relative, ramenés toujours sur une seule épaule, et elle les caressait tout en parlant.

J'approchais, retenue par la crainte d'écraser une page manuscrite, un croquis au pastel, ou le stylographe préféré, un stylographe noir qu'elle appelait « le gros ». Mais si je voulais m'asseoir loin du lit, la petite main impérieuse, incroyablement vive, happait au passage un pan de mon manteau, mon gant, la laisse de ma chienne, et m'attirait. Un corps léger soulevait les couvertures, reculait pour me faire place, et la célèbre voix, assourdie, assoupie, m'enjoignait de m'asseoir en amazone sur le bord du lit qu'offensaient ma jupe rêche, parfois humide, mon imperméable qui sentait la pluie. C'étaient justement ce tissu hérissé, cette humidité, ces témoignages d'hiver extérieur, de printemps boueux, de précocité, qu'interrogeaient les deux mains si délicates. Au « d'où venez-vous, ma chère ? » je répondais : « De la Cascade... De Bagatelle... D'une allée près des Lacs... » Le blanc visage, qui me devenait distinct, se soulevait, s'animait d'amitié inquisitrice :

— Si tôt ? Si loin ? se récriait Madame de Noailles. Et vraiment, il pleut ? Et pourquoi vous promenez-vous ? Est-ce un vœu ? Un châtiment affreux ? Une manie ? Quoi ? Vous avez vu des oiseaux ? Quels oiseaux ? Vous êtes un poète, ma chère, vous croyez les avoir vus ! Quels oiseaux

voulez-vous qu'il y ait dans un misérable Bois de Boulogne ?

Elle s'éveillait, accélérât son rythme, j'avais à peine le temps de répliquer, de poser une question, une seule, à laquelle répondait le mot qu'elle nuançait de cent manières : « Moi ? Mais, ma chère, je suis mourante ! » Dans ce temps-là elle le jetait encore avec une sorte de défi, avec l'accent éclatant de la santé, ou comme l'énoncé d'une formalité simple. Au cours de notre entretien, je la voyais plusieurs fois pâlir, tandis que ses prunelles remontaient sous ses paupières. Mais je restais, comme tous, incrédule, car c'était encore l'époque où vers le crépuscule elle émergeait de la houle des draps, se confiait aux soins, aux sollicitudes qui ne l'ont jamais quittée ; — c'était encore le temps où le crépuscule du soir pouvait la changer, pour une nuit, en une sorte d'oiseau de paradis multicolore et blessé, plein de son propre chant et insensible à sa blessure...

Une seule fois, pendant nos entrevues de midi sans soleil, elle me dit : « Aidez-moi », car elle se sentait souffrante et voulait s'asseoir sur son lit. Une seule fois j'ai saisi à pleins bras son corps léger — car nul autant qu'elle ne repoussait les contacts affectueux et les petits baisers de bienvenue, — un seul moment elle a appuyé sa tempe contre mon épaule, et j'en ai ressenti l'émotion brusque qui nous envahit quand nous étreignons un enfant, un enfant convalescent qui s'abandonne à notre force. Ce matin-là, rien qu'en appuyant sa tempe contre moi, rien qu'en tenant closes, l'espace d'un moment, ses paupières et ses lèvres, celle qui n'était, devant tous, que jeux éblouissants du verbe et lueurs guerrières, m'a fait l'aveu de son épuisement, m'a annoncé qu'elle était près de finir. Du bref évanouissement, elle ressuscita avec un brusque et riant courage, qu'elle éparpilla en questions qui ne voulaient pas de réponses, ces questions-réprimandes qui trahissaient moins de curiosité que de blâme, moins de blâme que de despotique souci de ma vie :

— Et pourquoi, ma chère, avez-vous écrit dans un de vos livres que la dignité est un défaut d'homme ? Croyez-vous vraiment, ma chère Colette, que ce chapeau de vieux chas-

seur, rabattu sur votre nez, soit nécessaire à la joie de vos promenades ? Qu'avez-vous mangé ce matin ? Dites-moi, craignez-vous de mourir ? Quand vous pensez à la mort, comment y pensez-vous ?... Etes-vous amoureuse en ce moment ?

Je me souviens que j'eus lieu de lui répondre, en toute vérité : « Non, je ne suis pas amoureuse en ce moment », et qu'elle garda le silence avant de dire : « Alors, comment se fait-il que vous ayez l'air heureux ? »

Ces questions vivaces, qui se sont tues, je ne les ai supportées, je ne les supporterai d'aucune autre bouche. Ces entretiens, que je fais exprès de ne point relater dans leur détail, dans leur riche liberté, que je ne confierai à aucun journal et à aucun livre, sont perdus pour tous, sauf pour moi. Est-ce d'avoir refusé de la contempler morte que j'imagine notre séparation non comme une abrupte décision, mais comme un éloignement variable ? Hier elle était absente, et muette, aujourd'hui elle est parmi nous, demain je la verrai gisante sur ce lit qu'elle couvrait d'un chaud désordre, aussi bien je n'ai qu'à consulter, s'il manquait aux yeux de mon esprit un détail, ces images qu'à fixées et que m'a données une main tendre et filiale : à gauche du lit, au-dessus d'une table de chevet, il y a trois prises électriques, deux pour la lumière, une pour la sonnerie ; — un flacon d'eau de toilette en verre tors, de la fabrication la plus ordinaire ; — un étui à lunettes en travers d'un gros tome de Victor Hugo, — et une lampe à pied nickelé, commode, laide, enlaidie encore par des carrés d'étoffe opaques qui ne sont pas même ourlés, un, deux, trois lambeaux d'étoffe qui, superposés, tamisaient la lumière de la lampe...

A droite du lit, il y a, sur une table identique, la bouteille d'eau minérale, le gobelet de verre, — un appareil téléphonique qui date, et la bouilloire électrique posée sur un Montaigne ; — une pendule-chevalet dans un cadre de nickel... O force d'une âme douée d'ardeur, et visionnaire ! Un pareil décor a nourri les rêves et le labeur d'Anna de Noailles pendant vingt années. Une cellule lui eût suffi : elle s'y fût même passée de la présence de Dieu.

Entre les deux tables, la douce main filiale n'a pas photographié le lit vide. Elle n'a pas non plus, — de quoi je lui rends grâce, — recueilli l'image couchée d'Anna de Noailles, reposant sous le sceau de ses mains unies. J'ai refusé le spectacle de sa beauté définitive et muette. Mon hommage, je ne l'apporte pas à une morte, mais à la vivante, la fragile, que j'ai perdue sans la voir mourir. Encore l'ai-je perdue ? Depuis qu'elle s'est retirée de nous, je l'ai retrouvée cent fois. Sa voix inoubliable, de bronze et d'argent, qui distribuait aux présents et aux absents un équitable tribut de fleurs, de flèches, de couronnes, de sentences sans appel, je l'entends à mon gré. Elle me demande : « Vous n'aimez donc pas la gloire ? » Mais si, j'aime la gloire. J'aime la gloire d'Anna de Noailles. Puissé-je l'avoir aujourd'hui, dans le pays qu'elle aimait, devant ses pairs et ses amis, devant ma conscience d'écrivain et mon amitié, toutes deux également ombrageuses, puisse-je aujourd'hui l'avoir bien servie !

CHRONIQUE

L'AIDE A L'ÉDITION

Consultée par le Ministre de l'Instruction publique l'Académie a appuyé le vœu émis par le jury du dernier concours triennal de poésie, vœu tendant à voir l'Etat faciliter aux jeunes poètes et aux jeunes écrivains en général, l'édition de leurs œuvres

L'Académie estime qu'un crédit de 50.000 francs permettrait, chaque année, la publication d'une douzaine d'ouvrages choisis parmi les manuscrits jugés les plus intéressants.

LES PRIX LITTÉRAIRES

En sa séance du 14 mars, l'Académie a émis à l'unanimité le vœu suivant :

« L'Académie royale de Langue et de Littérature françaises,

» Considérant que l'Etat consacrait, avant 1914, 2000 francs chaque année aux prix littéraires qu'il décernait — le montant du prix quinquennal étant de 5000 francs, celui du prix triennal de littérature dramatique de 3000 — et que cette intervention était considérée depuis longtemps comme insuffisante ;

» Qu'aujourd'hui le grand prix quinquennal de littérature, les trois prix triennaux et le prix quinquennal de l'Essai et de la Critique représentent une dépense annuelle moyenne de 16.000 francs, c'est-à-dire, en monnaie d'aujourd'hui, moins que les deux mille francs de naguère ;

» Que, d'autre part, la dévaluation du franc et la conversion des rentes ont réduit, parfois jusqu'à l'insignifiance, les revenus des fondations et la valeur des prix dont l'Académie dispose,

» Emet le vœu de voir doubler le montant des prix littéraires de l'Etat. »

OUVRAGES REÇUS

HAUST, Jean. — *La Philologie wallonne en 1934. II. A propos d'un récent dictionnaire namurois. Bulletin de la Commission royale de Toponymie et de Dialectologie*, IX, 1935.

DAVIGNON, Henri. — *Le Roman de Louis Veullot*. Paris-Bruxelles, Collection Durandal, 1936.

DAVIGNON, Henri. — *Petite Béguine, voulez-vous danser ?*. Paris, Librairie Plon, 1936.

STIERNET, Hubert. — *Le Roman du Tonnelier*. Nouvelle édition. Bruxelles, Renaissance du Livre, 1936.

PAQUOT-PIERRET, Léon. — *L'Athlète désespéré*. Liège, Le Centaure, 1935.

DRÈVE, Jean. — *Kasaké*, roman. Bruxelles, Wellens-Pay, 1936.

DRÈVE, Jean. — *Le Troupeau. Notes d'un volontaire belge*. Bruxelles, Ed. du Pays belge, 1921.

LINZE, Georges. — *Manifestes*. Paris, Debresses, 1936.

VANDER LINDEN, Hermann. — *L'Hégémonie européenne. Période italo-espagnole*. Tome X de : *Histoire du Monde*. Paris, C. de Boccard, 1936.

SCHIEFFER, Jean. — *Mon Cœur au Soleil*. Poèmes. Bruxelles, Ed. « Revue Nationale », 1936.

TREICH, M. — *A la recherche d'une poésie nouvelle*. Paris-Bruxelles, *Revue Franco-Belge*, 1936.

VIERRÈS, Georges. — *Les Gens de Tiest*. Nouvelle édition. Editions Rex, 1936.

LISTE DES MEMBRES DE L'ACADÉMIE

Membres belges

- MM. FRANZ ANSEL, avenue Marie-José, 52, Bruxelles.
ALPHONSE BAYOT, rue Marie-Thérèse, 5, Louvain.
CHARLES BERNARD, 50, avenue de la Toison d'Or, Bruxelles.
EMILE BOISACQ, 271, chaussée de Vleurgat, Bruxelles.
H. CARTON DE WIART, chaussée de Charleroi, 187, Bruxelles.
GUSTAVE CHARLIER, 188, avenue Milcamps, Bruxelles.
LÉOPOLD COUROUBLE, 4, rue Adolphe Guiol, Toulon (Var).
HENRI DAVIGNON, 76, rue de Trèves, Bruxelles.
LOUIS DELATRE, rue Beeckman, 28, Uccle.
GEORGES DOUTREPONT, rue des Joyeuses Entrées, 26, Louvain.
LOUIS DUMONT-WILDEN, 181, avenue Paul Doumer, Rueil (Seine-et-Oise).
JULES FELLER, rue Bidaut, 19, Verviers.
GEORGE GARNIR, rue du Cadran, 7, Bruxelles.
VALÈRE GILLE, rue Lens, 18, Bruxelles.
EDMOND GLESENER, rue Alphonse Hottat, 21, Bruxelles.
JEAN HAUST, rue Fond Pirette, 75, Liège.
MAURICE MAETERLINCK, villa Orlamonde, Nice.
GEORGES MARLOW, 528, avenue Brugmann, Bruxelles.
ALBERT MOCKEL, avenue Paul Doumer, 179, Rueil (S.-et-O.).
GEORGES RENCY, avenue Jean Linden, 53, Bruxelles.
HENRI SIMON, à Lincé-Sprimont.
PAUL SPAAK, 76, rue Saint-Bernard, Bruxelles.
HUBERT STIERNET, 149, rue Stéphanie, Bruxelles.
LUCIEN-PAUL THOMAS, La Roseraie-La Hulpe.
HORACE VAN OFFEL, 26, Grande Rue au Bois, Schaerbeek.
GUSTAVE VANZYPE, rue Félix Delhasse, 24, Bruxelles.
GEORGES VIRRÈS, Lummen (Limbourg).
MAURICE WILMOTTE, rue de l'Hôtel des Monnaies, 84, Bruxelles.

Membres étrangers

- MM. GABRIELE D'ANNUNZIO, Gardone (Italie).
FERDINAND BRUNOT, rue Leneveux, 8, Paris.
EDOUARD MONTPETIT, 180, rue Saint-Jacques, Montréal (Canada).
J. J. SALVERDA DE GRAVE, 4, Nieuwe Hilversumsche Weg, Bussum (Hollande).
BENJAMIN VALLOTTON, La Colline, Six Fours (Var) France.
EMMANUEL WALBERG, Université de Lund (Suède).
FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN (Paris).
EUGENIO DE CASTRO, Université de Coïmbre.
M^{me} COLETTE, Paris.

Membres décédés

- MM. IVAN GILKIN, 1924.
ERNEST VERLANT, 1925.
GEORGES EEKHOUD, 1927.
AUGUSTE DOUTREPONT, 1929.
ALBERT GIRAUD, 1929.
FERNAND SEVERIN, 1931.
CHRISTOFER NYROP, 1931.
MAX ELSKAMP, 1931.
M^{me} ANNA DE NOAILLES, 1933.
MM. ALBERT COUNSON, 1933.
EMILE VAN ARENBERGH, 1934.
HUBERT KRAINS, 1934.
ARNOLD GOFFIN, 1934.
BRAND WHITLOCK, 1934.
JULES DESTRÉE, 1935.

PUBLICATIONS DE L'ACADÉMIE

Communications

- Charles Van Lerberghe*, Esquisse d'une biographie, par Fernand SEVERIN.
Littérature et Philologie, par Jules FELLER
La langue scientifique en Belgique, par Albert COUNSON.
Le Premier « Tartuffe », par Gustave CHARLIER.
Le Français à Gand, par Albert COUNSON.
Michel-Ange, par Arnold GOFFIN.
Eugène Demolder, par Hubert KRAINS.
Qu'est-ce que la civilisation ? par Albert COUNSON.
La Clef de « Clitandre », par Gustave CHARLIER.
Ronsard et la Belgique, par Gustave CHARLIER.
De Babel à Paris ou l'Universalité de la langue française, par Albert COUNSON.
L'évolution du type de Pierrot dans la littérature française, par Georges DOUTREPONT.
Les Classiques jugés par les Romantiques, par Georges DOUTREPONT.
Autour du « Premier Tartuffe », par Gustave CHARLIER.
Une amie belge de Louis Veuillot, d'après une correspondance inédite, par Henri DAVIGNON.

Mémoires

- Les Sources de « Bug Jargal »*, par Servais ETIENNE.
L'Originalité de Baudelaire, par Robert VIVIER.
Charles De Coster, par Joseph HANSE.
L'Influence du naturalisme français en Belgique, par Gustave VANWELKENHUYZEN.
Introduction à l'Histoire de l'Esthétique française, par Arsène SOREIL.
Les Etrangers dans les divertissements de la Cour, de Beaujoyeux à Molière, par Marcel PAQUOT.
Etude philologique sur la langue, le vocabulaire et le style du chroniqueur Jean de Haynin, par Marthe BRONCKART.
La littérature et les médecins en France, par Georges DOUTREPONT.
Edmond Picard et le Réveil des Lettres belges, 1881-1888, par François VERMEULEN.
Les sources allemandes des œuvres poétiques d'André Van Hasselt, par Madeleine REICHERT.
Les Légendes épiques carolingiennes dans l'Œuvre de Jean d'Outremeuse, par Louis MICHEL.

Textes anciens

- Le Poème moral*. Traité de vie chrétienne écrit dans la région wallonne vers l'an 1200. Edité par Alphonse BAYOT.
La Trage-Comédie pastorale (1594) publiée avec une introduction et des notes par Gustave CHARLIER.

Rééditions

- Octave PIRMEZ. — *Jours de Solitude*. Édition du Centenaire, publiée avec une introduction de Paul CHAMPAGNE, par G. CHARLIER.
James VANDRUNEN. — *En Pays Wallon*.
Hector CHAINAYE. — *L'âme des choses*.